L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

(Quarante-cinquième année)

SOMMAIRE

Pour la fête de la Purification. — I. Le Christ, lumière du monde, 5. — II. Les deux sacrifices, 7.
Les Saints Patrons. — *S. Vincent, Patron des vignerons :* Noble profession des vignerons, 9.
Instructions du dimanche. — XII. *3e Dim. après l'Epiphanie :* L'officier de Capharnaüm, 11.
Conférences aux Mères chrétiennes. — VIII. *Pour la Purification :* Se nourrir de l'Evangile, 12.
Entretiens sur l'Action catholique. — I. Ce qu'est l'Action catholique, 13.
Les Paraboles du Royaume. — I. Les paraboles en général, 15.

POUR LA FETE DE LA PURIFICATION

I

LE CHRIST, LUMIÈRE DU MONDE

Mes frères,

En ce jour de la Purification, l'humble vieillard au temple de Jérusalem a salué le Christ nouveau-né comme « la lumière des nations », et toute la liturgie imprégnée de cette pensée a fait depuis longtemps baptiser ce jour du nom de « fête de la lumière ! » Quelle belle chose que la lumière ! C'est la vie, c'est la santé, c'est la joie, c'est elle qui donne a chaque beauté terrestre sa parure et son éclat ; dans les ténèbres au contraire règnent le doute et la crainte, le trouble et la haine. Mais les esprits aussi ont besoin de lumière ; en arrachant les hommes à la servitude du démon et à l'esclavage du péché, Jésus leur a apporté la vérité. Hélas, « les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière. » (Jo., III, 19). Voulez-vous que nous chrétiens, qui croyons au Christ, nous affermissions notre foi en cette Vérité qui porte avec elle la sainte liberté des enfants de Dieu ? (Jo., VIII, 32).

I. — *Nous croyons au Christ, car il est bon*

Certes, m. f., c'est le fait de tout homme raisonnable de ne rien faire à la légère, de ne pas s'enthousiasmer trop vite pour une affaire douteuse, de peser attentivement le pour et le contre, et de ne se décider qu'en connaissance de cause. Aussi bien sommes-nous prêts, nous les croyants, à examiner les motifs de notre foi, les arguments sur lesquels elle repose ; et ce n'est pas à la légère que nous croyons, mais nous osons dire avec S. Paul : « Je sais à qui j'ai donné ma foi. » (I Tim., I, 12).

Voyez en effet, en réfléchissant un instant, à qui vous faites confiance. A celui qui a pour vous de la bienveillance et de l'amitié, à celui qui a l'autorité de la science et de la vertu, à celui qui apporte des preuves à l'appui de ses dires. Or, quel homme a mieux mérité notre foi que le Christ Jésus, s'il faut pour cela servir ses frères et se dévouer pour eux ?

L'Evangile, c'est-à-dire l'histoire, nous le montre, par la simplicité de sa vie, tout proche des plus humbles et ami des pauvres ; pendant deux ou trois ans, la Palestine est soulevée d'enthousiasme, d'allégresse et d'espoir par ses multiples guérisons, voire même par ses résurrections ; sa renommée déborde les frontières, on vient à lui de tous côtés ; même les soldats romains et les étrangers, parfois au grand scandale des Juifs, deviennent les bénéficiaires de ses bienfaits. Son incomparable charité ne s'arrête même pas au seuil des âmes que le péché a souillées, vers lesquelles il se penche comme un médecin sur son malade, en qui il suscite le repentir, auxquelles il apporte le pardon et la paix.

Et cette phase de l'histoire du monde qui n'a jamais eu et n'aura jamais son équivalent, se termine au bout de trois années par le drame du Calvaire, qui est un drame d'amour : le Christ s'est offert à la justice de Dieu pour subir le châtiment du péché, à la place des coupables, et il a offert sa vie et son sang pour enlever la malédiction qui pesait sur nous (Col., II, 14), et nous rendre le ciel avec l'amitié divine.

Voilà des titres absolument uniques à notre confiance et à notre foi. Je ne sais ce que vous en pensez, mais il me semble que ma foi ne saurait être mieux placée que dans le Christ Jésus, qui nous a tant aimés. Quelle étrange et incompréhensible contradiction si le Sauveur du monde nous avait volontairement et sciemment induits en erreur ! Contradiction si évidente qu'elle détruit elle-même dans nos âmes le moindre doute, en écarte la moindre hésitation.

Comment le Christ aurait-il pu nous aimer jusqu'à mourir pour nous, et nous enlever d'autre part ce bien de l'intelligence qui se nomme la vérité ? Qu'un ennemi nous trompe, que la haine, la jalousie, la vengeance, les passions humaines cherchent à nous aveugler, à nous induire en erreur, rien là qui nous surprenne ; mais qu'un ami, sciemment et volontairement, nous trompe, cela, nous ne pouvons pas l'admettre.

La confiance est en effet le plus bel hommage que nous puissions rendre à l'amitié ; serions-nous coupables envers un ami, que nous lui apporterions néanmoins de la joie, en espérant et en sollicitant son pardon ; au contraire, nous le blesserions au cœur en doutant de son dévouement ou de sa générosité. Mais alors combien serait insensé l'ami, qui, par sa fourberie, se condamnerait lui-même à perdre toute confiance !

Non, non, l'amour incomparable du Christ n'autorise pas la moindre hésitation ; avec S. Jean nous proclamons que « nous croyons à l'amour. » (I Jo., IV, 16).

25,417 5a

II. — *Nous croyons au Christ, car sa doctrine est sûre*

Je sens venir votre objection, m. f., et je ne veux pas laisser plus longtemps le doute en votre esprit ; un ami, pensez-vous, mérite confiance, cela est vrai, mais il peut se tromper, et involontairement nous égarer ; la seule amitié, fût-elle la plus désintéressée, ne suffirait donc pas à motiver notre foi. — Je suis de votre avis, et j'ai encore présente à l'esprit telle fable qui a rendu votre objection particulièrement vivante et forte. Et d'ailleurs que d'amitiés dans le monde ont été et seront encore, hélas ! source d'égarements !

Aussi bien, allons-nous examiner la doctrine du Christ. Est-elle raisonnable, est-elle harmonieuse, estelle également éloignée d'une trop grande sévérité et d'une excessive largeur d'esprit ? Tout cela est admirablement mis en lumière par les oppositions constantes des Pharisiens, et par les énigmes épineuses qu'ils posent à l'esprit de Jésus. « Faut-il payer le tribut à César ? » (Mat., XXII, 17). « Quel est le plus grand commandement de la Loi ? » (Mt., XXII, 36). Faut-il lapider la femme coupable ? Jésus dans ce dernier cas s'en tire à merveille ; les Pharisiens croyaient ou qu'il condamnerait, et alors on l'accuserait de rigueur extrême, allant à l'opposé de toute sa conduite ; ou qu'il absoudrait, et l'on dirait alors qu'il transgressait la loi de Moïse et encourageait le vice. Il répond, puisque d'après la loi, elle doit être lapidée : « Que celui qui est sans péché lui jette la première pierre. » (Jo., VIII, 7).

La doctrine du Christ, étrange surprise, est aussi riche et profonde pour satisfaire les grands esprits et les grandes âmes qu'elle est simple et accessible aux plus humbles intelligences. On croit volontiers en avoir épuisé toute la richesse, et pour peu qu'on s'y applique, à la suite des théologiens ou des saints, on y découvre sans cesse des trésors nouveaux et insoupçonnés. Ajoutons qu'en sa morale, la doctrine du Christ s'accommode de toutes les situations sociales, et qu'elle n'exclut personne, aucune âme de bonne volonté, de ses promesses de vie et de félicité éternelles.

Mais Jésus lui-même nous a indiqué un moyen sûr de juger une doctrine, un homme, une entreprise : « C'est à leurs fruits que vous les reconnaîtrez ; on ne cueille pas des raisins sur des épines ni des figues sur des ronces... » (Mt., VII, 16). Il y a dix-neuf siècles que la doctrine de Jésus, par ses disciples, a rempli le monde de ses œuvres ; toute âme de bonne volonté ne peut refuser la preuve qui se dégage de l'histoire de l'Eglise ; elle est claire, éloquente, péremptoire, tellement que bien des ennemis du nom chrétien ont été amenés à reconnaître ces bienfaits, à rendre hommage à l'Eglise et à son œuvre.

Et comment en serait-il autrement, quand toute la doctrine du Christ se condense autour de ce grand commandement : « Tu aimeras ton Dieu de toutes tes forces..., et le prochain comme toi-même pour l'amour de Dieu. » (Mt., XXII, 37). S'il y a de la justice encore dans le monde, si la dignité humaine a été élevée et reconnue, si les hommes ont été invités et amenés à se reconnaître comme frères et comme égaux, si les barrières que dressaient entre eux les différentes classes sociales ont été abaissées, c'est bien au christianisme et à son influence que le monde le doit. Et nous pouvons dire que la majeure partie du bien qui se fait encore dans une société paganisée est un héritage de la foi des ancêtres et de l'Evangile du Christ. La doctrine de Jésus a donc fait ses preuves ; ses fruits sont multiples et excellents ; donc elle est bonne, et c'est là un second argument en faveur de la Vérité.

III. — *Nous croyons au Christ, parce qu'il est le Fils de Dieu*

La bonté indéniable du maître, la valeur de sa doctrine, ne sont pas les seuls appuis de la foi ; il faut citer encore les preuves apportées, la science et l'autorité du maître. Or Jésus, par ses nombreux miracles, nous prouve la divinité de sa mission, nous apporte la certitude qu'il est le Fils de Dieu. Quelle hésitation pourrions-nous avoir encore ?

Ecoutez, m. f. Un paralytique est présenté à Jésus, qui lui dit : « Tes péchés te sont remis. » Grand scandale chez les Juifs qui murmurent entre eux : « Il blasphème. Qui donc peut remettre les péchés sinon Dieu seul ? » Et pour leur prouver que le « Fils de l'Homme a sur la terre le pouvoir de remettre les péchés » il dit au paralytique : « Lève-toi, prends ton grabat, et va-t-en chez toi. » Et le malade se lève aussitôt et s'en va, sous les yeux de tous les assistants. (Marc, II, 1-12).

Ouvrez l'Evangile, vous trouverez un miracle presque à chaque page et le narrateur vous signalera l'étonnement et l'admiration des foules : tempête apaisée, multiplication des pains, délivrance des possédés, guérisons par centaines, résurrections ; les vents et la mer, l'eau et les éléments, la maladie et la mort, les démons eux-mêmes obéissent à la voix de Jésus. Or c'est cette même voix qui annonce et qui dit : « Je suis la Vérité » (Jo., XIV, 6) ; « je suis sorti du Père et je suis venu dans le monde. » (Jo., XVI, 28). Comment lui refuser la foi ?

L'aveugle-né exprime évidemment la conviction intime de toute âme loyale quand il affirme, en présence des Pharisiens : « Jamais on n'a entendu dire qu'un homme ait ouvert les yeux d'un aveugle-né. Si ce Jésus n'était envoyé de Dieu, il n'aurait pu faire un tel miracle. » (Jo., IX, 32, 33). Tout le côté merveilleux de la vie de Jésus ne s'explique, s'il n'était Dieu lui-même, que par une assistance toute particulière de Dieu; lui-même y revient constamment : « Si vous ne croyez pas à ma parole, croyez du moins à mes œuvres, et, par elles, reconnaissez que le Père est en moi et que je suis dans mon Père. » (Jo., X, 38). Dieu donc est avec le Christ, par ses miracles il approuve sa doctrine, c'est donc qu'il dit vrai, car Dieu ne saurait ni approuver le mensonge ni enseigner l'erreur.

Avez-vous encore, après tout ce que je viens de vous dire, quelque doute ? J'en arrive à l'admirable preuve de la divinité du Christ, au grand miracle sur lequel S. Paul a fait reposer toute notre foi, à la résurrection de Jésus. Rappelez-vous en effet ce qui s'est passé ; interrogé par le grand-prêtre, en présence du Sanhédrin, le Christ a affirmé par serment qu'il était Fils de Dieu ; cette affirmation ayant attiré sur lui une sentence de mort, il a mieux aimé mourir que de se rétracter.

Or, il a eu l'audace de dire, et tout le monde le sait (Mt., XXVII, 63), qu'il ressusciterait le troisième jour. Si vraiment il a menti, s'il s'est dit faussement Fils de Dieu, il ne saurait ressusciter ; Dieu confon-

dra son orgueil et son imposture, et le laissera dormir en son tombeau. Ainsi il apparaîtra à la face du monde qu'il a abusé de la crédulité humaine.

Mais si au contraire il ressuscite, que dire, sinon qu'il était vraiment l'envoyé de Dieu, qu'il a dit vrai devant le Sanhédrin, et donc qu'il est vraiment le Fils de Dieu? Or, il est ressuscité; et comme un fait exprès, même ses amis se refusaient à croire à la réalité du fait ; il a dû leur apporter des preuves péremptoires qui nous sont fort précieuses ; quant à ses ennemis, les tristes inventions d'ailleurs contradictoires de leur haine confondue, les ont convaincus d'impuissance à nier le fait. La vérité donc éclate de toute part : le Christ ressuscité était vraiment le Fils de Dieu.

Aussi cette parole de S. Matthieu ne nous surprend aucunement : « Les foules, écoutant sa doctrine, étaient dans l'admiration, car il les enseignait comme ayant autorité, et non comme les Scribes et les Pharisiens. » (Mt., VII, 28-29).

* *

Saluons, m. f., avec le vieillard Siméon « la lumière qui doit dissiper les ténèbres des nations » (Luc, II, 32), le Christ qui est « la Vérité » (Jo., XIV, 6), et appelons sur le monde son avènement plus que jamais nécessaire. C'est en vain que les hommes ou les nations s'adresseront à tel homme, à telle doctrine, à tel système ; il y a dix-neuf siècles que le salut a été apporté au monde par le Christ, et tout ce qu'on pourrait bâtir en dehors de lui ne serait que fumée et illusion.

Pour avoir donné sa confiance à une autre parole que la parole divine, l'humanité s'est plongée, par le péché originel, dans la souffrance et la mort, et elle est devenue ainsi l'esclave du démon. Elle ne fera retour vers la liberté, vers la paix et l'ordre, vers la prospérité et le bonheur qu'en revenant au Christ et à son Evangile. Pour nous, faisons nôtre la recommandation des apôtres : « Celui qui s'éloigne de la doctrine du Christ n'a pas Dieu avec lui... Si quelqu'un vous apportait une autre doctrine, ne la recevez pas. » (II Jo., 10). « Fût-ce un ange du ciel,... qu'il soit anathème. » (Gal., I, 8). Ainsi soit-il.

II

LES DEUX SACRIFICES

Mes frères,

Quarante jours après la naissance de Jésus, pour obéir à la loi de Moïse, S. Joseph et la Sainte Vierge le présentèrent au temple de Jérusalem. La mère devait être purifiée de la souillure légale qui l'avait pendant ces quarante jours écartée de la vie commune, et pouvait ensuite reprendre sa place dans l'assemblée des fidèles. L'enfant, parce qu'il était le premier-né, devait être racheté ; car, avait dit Jehovah, « tout premier-né, soit de l'homme, soit des animaux, m'appartient. » Joseph et Marie, pour racheter l'enfant, apportèrent l'offrande des pauvres : deux tourterelles ou deux jeunes colombes ; l'une, suivant le rite habituel, fut offerte en holocauste, c'est-à-dire en sacrifice d'adoration, l'autre en sacrifice pour le péché.

On pourrait s'étonner peut-être que Jésus et Marie se soient soumis à cette loi qui semblait bien ne les toucher ni l'un ni l'autre. Jésus n'est-il pas Fils de Dieu, Dieu lui-même, celui par qui toutes choses ont été créées, sans lequel rien de ce qui existe n'a été fait ? Marie n'est-elle pas la toute pure, l'Immaculée à qui s'appliquerait plus justement qu'à Esther la parole du roi : « Cette loi n'a pas été faite pour vous » ? Mais non, ils ne songent pas à se soustraire à la loi ; ils ne se demandent pas si elle est faite pour eux. Soucieux, avant tout, de donner l'exemple, ils s'y soumettent en toute humilité. — Quelle leçon pour les orgueilleux que nous sommes, si prompts à mettre en avant nos prérogatives et nos droits, si empressés à les revendiquer quand on semble les oublier !

Mais il y a plus : Jésus est le mandataire de son Père, envoyé par lui au milieu des hommes pour une mission bien déterminée. Mandataire fidèle, comment ne serait-il pas empressé, impatient de remplir le mandat qui lui est confié ? Ce mandat, quel est-il ? A plusieurs reprises, plus tard, il l'expliquera. Mais déjà les anges l'ont proclamé sur son berceau et nous n'avons qu'à recueillir les paroles de leur chant : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux ! » ont-ils dit ; et voilà précisée la première partie de la mission de Jésus : rendre à son Père la gloire qui lui est due. — « Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté ! » voilà la seconde : réconcilier l'homme pécheur avec Dieu, combler l'abîme creusé par le péché, fallût-il pour cela verser tout son sang; et, l'ordre étant ainsi rétabli, obtenir que s'ouvrent à nouveau les portes du ciel.

Ne voyez-vous pas que le double sacrifice des colombes symbolise merveilleusement cette double mission ? Voyons plus loin que les apparences : à côté du symbole, il y a la réalité ; il y a Jésus qui lui-même s'offre réellement à son Père, en holocauste d'abord pour lui rendre gloire, et ensuite en victime pour les péchés des hommes, pour leur reconquérir et leur mériter la paix.

I. — *L'holocauste : Gloire à Dieu*

La première colombe était offerte en holocauste, c'est-à-dire en sacrifice d'adoration.

Adorer Dieu, c'est reconnaître son souverain domaine sur toutes les créatures. Il est et il veut qu'on le reconnaisse le Maître absolu, le Seigneur et vrai propriétaire de toutes choses. Parce que Créateur par qui tout a été tiré du néant, il a sur toute créature le droit de l'ouvrier sur son œuvre ; sans lui, non seulement rien ne serait, mais rien ne pourrait subsister : « En lui, devons-nous dire avec S. Paul, nous avons la vie, le mouvement et l'être. » (Actes, XVII, 28).

Ce droit est imprescriptible, et le devoir d'adoration qui lui correspond est pour la créature le premier de tous, de tous le plus sacré. Il n'en est point auquel Dieu tienne davantage, qu'il revendique avec plus d'énergie, dont l'oubli ou le mépris lui soit plus sensible et qu'il punisse avec plus de sévérité. Aussi en a-t-il fait l'objet de son premier commandement, le plus grand : « Tu adoreras le Seigneur ton Dieu, » et a-t-il voulu, chez les Juifs, l'holocauste quotidien comme la reconnaissance officielle de ses droits, chaque jour renouvelée.

Mais, hélas ! ce droit souverain, qu'il en coûte à l'orgueil humain de le reconnaître ! Depuis que le premier des révoltés, l'ange déchu, a lancé son horrible blasphème : « *Non serviam !* Je n'obéirai pas ! » que d'imitateurs il a entraînés à sa suite, non seu-

lement dans le monde angélique, mais encore parmi les hommes ! Il a retenti comme un mot d'ordre, le cri de révolte, du Paradis terrestre à la tour de Babel, de la tour de Babel au pays de Noé, provoquant le déluge à titre de châtiment. En vain, pour assurer la sauvegarde de ses droits, Dieu se choisit un peuple sur lequel il puisse compter, un peuple qui soit bien à lui : « Je serai ton Dieu, tu seras mon peuple » ; le cri de révolte se transmet jusqu'au pied du Sinaï où se tient le peuple choisi. Là, pendant qu'au sommet de la montagne se prépare entre Jehovah et Moïse la promulgation de la loi, un autel a été dressé ; mais c'est un veau d'or qui trône sur cet autel ; c'est à lui que va la fumée de l'encens et vers lui que montent des adorations que Dieu s'est réservées parce qu'elles ne sont dues qu'à lui. Dieu comptait sur son peuple ; lisez l'histoire d'Israël, lisez les Prophètes, et vous verrez comme il a été mal servi.

Eh quoi ! le dernier mot dans cette rivalité, dans cette lutte implacable, restera-t-il à Satan ? Dieu aura-t-il le dessous et sa gloire sera-t-elle à jamais bafouée ? Non, cela ne doit pas être. « Ma gloire est à moi, a déclaré Jehovah, et je ne la donne à aucun autre. » Mais il est temps, grand temps que se produise l'événement qui doit changer la face de la terre, l'événement que les Prophètes ont appelé de tous leurs vœux, dans des supplications ardentes que l'Eglise nous a fait répéter pendant le saint temps de l'Avent : « Venez, ô Seigneur, venez, ne tardez plus ! »

Et voici que l'heure est venue pour le Fils de Dieu d'entrer en scène, de se mettre à l'œuvre, au grand œuvre pour lequel il est descendu du ciel. Le voyez-vous, ce petit enfant porté sur les bras de sa mère? En apparence, rien ne le distingue des enfants de son âge ; l'offrande d'une colombe pour l'holocauste, vue de l'extérieur, n'est qu'une scène ordinaire de la vie palestinienne, un fait banal qui ne doit pas retenir l'attention. En réalité, nous sommes ici à un moment solennel, au premier acte d'un drame qui doit révolutionner le monde. Pour la première fois, Dieu va recevoir un hommage à sa mesure qui est l'infini ; jusqu'ici, ce n'étaient que des voix humaines et trop clairsemées qui rendaient gloire à Dieu ; aujourd'hui, c'est une voix divine en même temps qu'humaine qui va chanter : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux ! » Assez d'insultes ! assez de blasphèmes ! Place à l'adoration ! Place à l'amour ! Une louange commence qui ne cessera plus jusqu'à la fin du monde, louange parfaite qui ravit le ciel ; c'est la louange d'un petit enfant qu'une jeune mère porte dans ses bras !

O Jésus, mon Jésus, mon Seigneur et mon Dieu, je vous salue humblement, chanteur incomparable de la gloire éternelle ! Avec vous je veux prier, chanter, adorer.

II. — *Sacrifice pour le péché : Paix sur la terre*

La révolte exige la répression, le péché appelle le châtiment. Ainsi le veut la justice en ses exigences légitimes. On lui a donné pour emblème, et avec raison, une balance. La balance a deux plateaux. Si, sur un des deux plateaux, vous mettez, vous entassez péchés sur péchés, il faudra, de toute nécessité, mettre sur l'autre plateau une masse équivalente ou de réparation volontaire, ou de châtiment. Si, de plein gré, en temps voulu, nous n'avons pas réparé, il faudra expier, bon gré mal gré, d'une façon ou d'une autre. La justice ne peut se déclarer satisfaite que quand les deux plateaux de la balance sont revenus à égalité.

Et maintenant, est-il besoin de faire le bilan de la dette à payer pour tant de péchés, tant de crimes que le monde jette, que nous ne cessons de jeter dans le plateau de la balance ? A l'insolent défi qui à tout instant lui est porté, la Majesté divine serait en droit de répondre par l'anéantissement d'un nouveau déluge universel, ou par le feu du ciel consumant les nouvelles Sodome et Gomorrhe.

Déjà la justice divine a dit son mot, prononcé son premier arrêt : « O créature insensée, tu te sépares de moi, la source de vie. Eh bien ! soit ! A mon tour, je me sépare de toi ; et puisque tu ne peux pas vivre sans moi, écoute ta condamnation : Tu mourras ! » Première condamnation et, celle-là, sans appel. Par le péché, la mort est entrée dans le monde, et tous, sans exception, dès le premier instant de notre existence, nous sommes des condamnés à mort.

Mourir à la vie présente, déjà cette peine, quand nous y pensons, nous paraît effrayante ; et pourtant, elle est peu de chose, elle n'est rien en regard de la mort éternelle, celle qui nous séparerait de Dieu pour toujours. « Allez, maudits, au feu éternel ! » Oh ! malheureux, ceux à qui cette parole sera dite ! Comme, à ce moment suprême, ils regretteront leur aveuglement et leur folie ! Mais c'est à eux-mêmes et à eux seuls qu'ils devront s'en prendre. Avant de les condamner pour toujours, la miséricorde de Dieu aura épuisé à leur égard tous les moyens de salut.

Elle est grande, elle est infinie, la miséricorde divine ; il nous reste à la voir à l'œuvre et, pour notre consolation et notre réconfort, à la suivre dans les merveilleux effets de ses interventions.

Et d'abord, bien avant que la justice humaine en ait eu l'idée, Dieu accorde à tout pécheur le bénéfice de la *loi de sursis*, dont il est le premier inventeur. Il a juré qu'il n'y aurait plus de déluge universel, et de sa promesse, l'arc-en-ciel est le signe. Il retarde donc tant qu'il peut le châtiment définitif ; il tient compte de notre faiblesse, il sait de quelle boue nous sommes pétris, il n'ignore aucune de nos misères, et se plaidant devant lui-même les circonstances atténuantes, il remet à plus tard le prononcé du jugement afin de nous laisser le temps de faire pénitence.

Comme nos expiations, quelles qu'elles soient, seraient totalement insuffisantes, incapables par elles-mêmes de satisfaire, Dieu y a remédié en établissant entre les hommes une *loi de solidarité*. S'il y avait eu dix justes dans Sodome, à cause de ces dix justes, il aurait pardonné à la ville coupable, a-t-il déclaré à Abraham. Ces justes qui sont comme les paratonnerres qui écartent la foudre, Dieu les veut toujours, mais il n'a plus à les chercher. Pour être sûr de les avoir toujours, il a suscité le Juste par excellence, celui qui à lui seul vaut mieux que tous les justes du monde, les dépasse à l'infini ; il a envoyé sur la terre son propre Fils, devenu par l'Incarnation l'un de nous, homme comme nous, fils de Marie, se disant lui-même Fils de l'homme. Du fait de cette acquisition, l'actif de la communauté humaine se trouve porté comme à l'infini. De ce fait, quoi qu'il arrive désormais, si coupable que devienne l'humanité, elle ne peut plus être maudite dans son ensemble comme elle le fut au Paradis terrestre. Un

homme se trouvera toujours, type d'humanité parfaite, aussi réellement homme qu'il est réellement Dieu, dont la seule vue réjouira le cœur de Dieu et désarmera sa colère, celui dont il a dit : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis toutes mes complaisances ! »

Est-ce tout ? Pas encore : loi de sursis, loi de solidarité, c'est beaucoup, mais pourtant cela ne suffit pas. Pour que la remise de la peine soit possible il faut aller plus loin ; il faut que la loi de solidarité devienne une *loi de substitution.* Il faut — oserions-nous l'imaginer seulement ? — que le juste paie pour le coupable, que l'innocent se substitue au pécheur dans l'expiation ; et quand le juste aura subi sa peine, que nous en ayons le bénéfice, moyennant certaines conditions qu'il ne tiendra qu'à nous de remplir.

Est-ce là un rêve, une chimère, une pieuse mais décevante exagération ? Non, mille fois non ; c'est la plus certaine, la plus magnifique des réalités.

Le voici donc, ce petit enfant qu'une mère porte dans ses bras. En apparence, il est silencieux et cependant il parle. A défaut des hommes, les anges entendent ses paroles et le Saint-Esprit les a recueillies : « Mon Père, le sang des animaux immolés en sacrifice ne vous a pas été agréable. Alors je m'offre à vous ; me voici, faites de moi ce qu'il vous plaira ; je prends sur moi la dette de tous les péchés des hommes ; je m'offre à votre justice comme victime, en sacrifice comme cette petite colombe dont je fais le symbole de mon offrande. » O admirable commerce, chante l'Eglise et nous ne pouvons que le chanter avec elle, ô admirable échange dont notre salut est l'enjeu ! En vain ma raison essaie de se reconnaître en tout cela. Si le cœur humain a ses raisons que la raison ne connaît pas, que dirons-nous du cœur de Dieu ? Mystère d'amour, de tendresse, de miséricorde pour les pécheurs que nous sommes; mystère de sévérité et de rigueur pour son Fils innocent. Car il a beau être son Fils bien-aimé, ce Jésus qui se fait péché pour nous, le Père ne rabattra rien à son égard de ses exigences ; nous sommes ici au premier acte du grand drame dont le terme est le Calvaire et dont le dénouement est la mort infamante de la croix. Dès aujourd'hui ce terme est prévu, ce dénouement est accepté : « Tout premier-né, dit un auteur, était, pour ainsi dire, racheté à Dieu dont il était la propriété particulière et puis rendu à son père. Or Jésus n'avait pas de père en dehors de Dieu, et quand il fut racheté, c'est à son Père qu'il fut rendu et son Père lui demande justement ce dont il faisait grâce à tous les autres, le sacrifice de sa vie. »

Tombons à genoux, remercions, adorons, en redisant avec S. Paul : « Dieu a tant aimé le monde que pour le sauver il a donné son Fils unique... Jésus nous a aimés et il s'est pour nous livré à la mort et à la mort de la croix. »

O Jésus, qui m'avez tant aimé, à mon tour je veux vous aimer. Oh ! faites que rien ne puisse me séparer de vous ! Le vieillard Siméon qui en ce jour vous a tenu dans ses bras, éclairé par le Saint-Esprit, a annoncé que vous seriez un signe de contradiction, que votre venue en ce monde aurait pour effet la ruine ou la résurrection d'un grand nombre. De la réalisation de cette prophétie nous sommes les témoins. Satan ne s'avoue pas vaincu, il n'a pas désarmé. Son affreux mot d'ordre de révolte trouve de par le monde entier de trop nombreux échos. On le répète et nous constatons avec douleur avec quelle rage diabolique, en tels et tels grands pays, on en poursuit l'exécution. Si encore, dans ceux qui se disent catholiques parce qu'ils n'ont pas renié leur foi, on trouvait le même zèle, la même ardeur à soutenir la cause de Dieu, le même empressement, la même fierté à se ranger sous l'étendard de Jésus, en vrais soldats qui, pour aider à la victoire, sont prêts à donner leur vie ! Hélas ! parmi eux, que d'indifférents, que d'adorateurs du veau d'or, trop préoccupés de leurs intérêts matériels pour songer au royaume de Dieu qu'ils devraient chercher d'abord !

Signe de contradiction, ruine ou résurrection ; il faut choisir. Seigneur Jésus, notre choix est fait : nous sommes à vous ! nous voulons de toute la force de notre volonté et de notre amour vous suivre dans le temps, pour être à vous, avec vous dans l'éternité ! Ainsi soit-il.

LES SAINTS PATRONS

S. Vincent, diacre, Patron des vignerons
(22 janvier)

NOBLE PROFESSION DES VIGNERONS

Mes frères,

Votre patron S. Vincent naquit en Espagne, en la ville d'Huesca, à la fin du IIe siècle. Son père était le fils d'un noble consul, et l'on croit que sa mère était la sœur du célèbre diacre S. Laurent, que l'on représente s'appuyant sur un gril, instrument de son martyre. Quoique son neveu S. Vincent ait subi un supplice analogue, accompagné de beaucoup d'autres, on le représente tenant un raisin, montrant ainsi à tous qu'il est le Patron de votre rude, mais très noble profession.

Qu'est-ce qui lui vaut cet honneur ? C'est d'abord sa qualité de diacre, qui le désignait pour présenter le vin à l'évêque ou au prêtre célébrant le saint sacrifice. C'est ensuite parce que c'est ce vin consacré, devenu le sang de Jésus-Christ, qui lui a donné, à lui et à tous les martyrs, le courage de subir leurs affreuses tortures. Or, ce vin est le fruit de la vigne que vous cultivez, le jus des raisins que vous produisez. Vous vous trouvez être ainsi, m. f., non seulement les collaborateurs du Créateur et les auxiliaires de sa Providence, mais encore les collaborateurs du Rédempteur, à qui vous fournissez en partie la matière du saint sacrifice qui perpétue à travers les siècles le sacrifice du Calvaire.

I

Collaborateurs du Créateur, vous l'êtes en fournissant à l'humanité un des éléments les plus importants de sa subsistance. Les cultivateurs lui assurent le pain, et parce que le pain est de toute nécessité, nous voyons les enfants mêmes d'Adam cultiver la terre et gagner, dès les premiers jours du monde, leur pain à la sueur de leur front, comme Dieu les y a condamnés. Mais, pour être moins nécessaire, le vin n'en est pas moins très utile ; il réjouit le cœur de l'homme, il donne à ses bras force et vigueur. Aussi voyons-nous, dès la plus haute antiquité, le patriarche Noé cultiver la vigne, en presser les grappes et faire du vin. Ses descendants l'imitent, et lorsque les fils de Jacob devront quitter

la terre de leurs pères pour se rendre en Egypte, les étrangers qui les y remplaceront se garderont bien de laisser périr les beaux ceps de vigne qui y florissaient. Nous savons en effet que les émissaires envoyés par Josué pour explorer la Terre promise, avant d'y pénétrer, s'en revinrent avec une branche de vigne chargée de raisins si nombreux et si gros qu'il fallait deux hommes pour la porter.

Ayant repris possession de la Palestine, les Hébreux y multiplient les vignobles, et le rêve de chaque israélite est de pouvoir se reposer à l'ombre de sa vigne et de son figuier.

En même temps qu'en Palestine, la vigne est cultivée dans tous les pays où le permet un climat favorable, en Grèce, en Italie, et les poètes de ces pays vantent les vertus bienfaisantes de leurs excellents vins. Les moines à leur tour l'introduisent dans nos régions et, pour ne parler que des plus voisines, ce sont les moines de Clairvaux, de Saint-Urbain et d'ailleurs qui couvrent les coteaux de Champagne et de Bourgogne des magnifiques vignobles que vous cultivez et qui font la richesse et la gloire de la France.

En quelle estime Notre-Seigneur avait votre profession, il suffit de lire l'Evangile pour le constater. Bon nombre de ses paraboles sont empruntées à vos travaux et mettent en scène les vignerons que ses auditeurs voyaient sur les coteaux de Palestine taillant, bêchant ou sarclant leurs vignes aux pampres verdoyants. Le premier de ses miracles, accompli à la prière de la T. S. Vierge, consiste à changer de l'eau en vin, afin de renouveler la provision trop vite épuisée des jeunes époux de Cana. Ce qui prouve que Notre-Seigneur et sa mère elle-même estimaient qu'il manque quelque chose à une noce, qu'une fête n'est pas complète, si elle n'est arrosée par un excellent vin.

Ce miracle du Sauveur, vous le renouvelez chaque année, m. f. Que faites-vous, en effet, en cultivant la vigne, sinon la mettre dans les conditions voulues pour qu'elle puise dans le sol la sève nourricière, recueille la rosée du ciel, et conduise l'une et l'autre dans le raisin où elle se transforme en un jus délicieux sous la chaude action du soleil ?

N'avais-je pas raison de vous dire que vous êtes les collaborateurs du Créateur, les auxiliaires de sa Providence et avec lui les nourriciers de l'humanité?

II

Mais vous faites plus que collaborer à l'action du Créateur, vous collaborez à l'œuvre du Rédempteur en fournissant chaque matin le vin qui sert pour le sacrifice de la messe, lequel perpétue le grand sacrifice du Calvaire.

Ce vin, votre patron S. Vincent le présentait chaque jour au saint pontife Valère, à Saragosse. L'empereur Dioclétien, le cruel persécuteur des chrétiens, venait d'envoyer de Rome en Espagne le gouverneur Dacien pour y anéantir, là aussi, le nom de Jésus-Christ.

A peine arrivé, Dacien se met à l'œuvre. Quand retentirent pour la première fois à Saragosse les cris : « Mort aux chrétiens ! Les chrétiens aux lions ! Au bûcher les chrétiens ! » l'évêque Valère venait de monter à l'autel, assisté de son diacre Vincent. A la vue des soldats qui précèdent Dacien et des bourreaux qui le suivent, les fidèles venus pour assister au saint sacrifice sont saisis d'épouvante. Mais, resté maître de lui-même, le diacre Vincent relève le courage de tous ; puis, se tournant vers l'évêque, le supplie de supprimer les prières qui précèdent la consécration et de changer de suite le pain et le vin au corps et au sang de Jésus-Christ, afin d'en fortifier les fidèles que la mort menace. « Père, lui dit-il, hâtez-vous de consacrer la coupe eucharistique, donnez à ceux qui vont mourir pour leur foi le vin de vie. Versez-leur ce vin qui, en relevant leur courage, mettra fin à leurs gémissements. Fortifiés par ce breuvage céleste, ils braveront les supplices et subiront la mort avec joie. »

L'évêque se range à l'avis du saint diacre et consacre tout de suite le pain et le vin apportés sur l'autel. Prenant la coupe pleine du Précieux Sang, Vincent la présente à l'adoration des fidèles en disant, suivant l'usage du temps, d'une voix forte : « *Sanguis Christi, vinum cœli !* Voici le sang du Christ, le céleste vin des âmes. » Et toute l'assistance de répondre : « *Amen, credimus.* Oui, nous le croyons. » Alors, sans tarder, car la bande de Dacien fait rage à la porte, le saint diacre présente à chacun des fidèles la coupe sacrée, et tous y trempent leurs lèvres. Leurs persécuteurs peuvent maintenant enfoncer les portes de l'église et les arrêter, ils sont prêts à verser leur sang pour Celui qui vient de leur donner le sien.

S. Vincent est saisi l'un des premiers et conduit à Valence. Son corps est écartelé, étendu sur un lit de fer sous lequel on allume un feu ardent. Puis il est reconduit en prison où on le couche sur un lit de tessons de bouteilles et de pots cassés. Mais rien ne peut ébranler la constance du saint diacre.

N'ayant pu venir à bout de lui par les supplices, Dacien ordonne de l'étendre sur un lit moelleux, espérant y voir faiblir son courage. Afin de ne pas céder à la tentation, le martyr demande à Dieu de le rappeler à lui, et Dieu l'ayant exaucé, sa belle âme s'envolait vers le ciel le 22 janvier de l'an 304.

Dacien, voulant soustraire son corps à la vénération des fidèles, ordonne de le jeter en pâture aux bêtes féroces. Mais un corbeau accourt sur l'ordre de Dieu, et du bec et des ongles, le défend jour et nuit. Le tyran ordonne alors de le jeter à la mer ; mais le flot le ramène, et avertie par le ciel une pieuse veuve le recueille et lui donne la sépulture.

Le vin généreux que vous produisez donnait déjà vigueur et force au corps. Consacré par le prêtre, il donne également, vous le voyez par l'exemple de S. Vincent, force et vigueur à l'âme pour lutter contre les ennemis de son salut.

III

Eh bien ! daigne votre saint Patron vous l'obtenir en abondance, ce vin ! Je sais toute la peine que vous prenez pour le produire. L'hiver et ses rudes frimas sévit encore que déjà vous êtes dans vos vignes pour en découvrir les souches, les coucher en terre afin de les multiplier, les tailler, les garnir d'échalas, leur donner les premiers labours. Sous le soleil d'été, particulièrement brûlant dans vos coteaux, vous y êtes encore pour les bêcher à nouveau, en lier les pampres après l'avoir débarrassée des rameaux superflus. Puis ce sont les sulfatages répétés que les diverses maladies de la vigne rendent nécessaires, jusqu'à ce que viennent enfin les joies de la vendange, qui vous récompenseront de tous vos labeurs de l'année.

Mais encore faut-il que cette vendange ne soit pas anéantie d'avance par des gelées printanières, ou par la grêle qui accompagne trop souvent les orages en été. Que S. Vincent veuille en préserver vos vignobles ! Dans le ciel où il est maintenant, puisse-t-il redire à Dieu en votre faveur la prière que sur la terre il adressait à l'évêque Valère en faveur des chrétiens menacés : « O Dieu, Père tout-puissant et bon, daignez accorder à mes clients, à mes protégés les vignerons de la terre, le vin qui récompensera leurs labeurs et les consolera de leurs peines. Emplissez, en septembre prochain, leurs comportes de raisins bien mûrs ; que dans leurs cuves fermente un moût généreux, et que dans leurs celliers s'alignent des fûts nombreux et bien remplis qui mettront la joie dans leurs cœurs ! » C'est cette faveur que vous lui demandez dans votre joyeux refrain :

S. Vincent, notre Patron,
Préservez notre bourgeon
Des brouillards et des grêlons,
Et dans nos vallons
Donnez-nous-en du bon !

Mais, en même temps, conjurez-le de vous obtenir au sortir de ce monde, en récompense de vos rudes labeurs, la grâce d'une sainte mort. Qu'en quittant vos amis et vos proches vous puissiez leur dire, comme Jésus le disait à ses apôtres avant de mourir : « Je ne boirai plus désormais de ce fruit de la vigne jusqu'au jour où je le boirai de nouveau avec vous dans le royaume de mon Père. » Ainsi soit-il.

INSTRUCTIONS DU DIMANCHE

XII

3e Dimanche après l'Epiphanie

L'OFFICIER DE CAPHARNAÜM

Mes frères,

L'évangile que nous venons de relire relate deux miracles aussi féconds l'un que l'autre en réflexions morales. Je m'arrêterai au second pour le commenter et lui demander les applications pratiques auxquelles il donne lieu.

I

Le héros de cet épisode est un officier de la garnison romaine de Capharnaüm. Il appartient au paganisme ; c'est néanmoins une âme droite, loyale, charitable.

Apprenons par là à ne mésestimer aucun de nos frères séparés, ou incroyants, ou indifférents. Savons-nous si devant Dieu leur valeur morale n'égale ou même ne surpasse pas la nôtre ? Prenons garde de ne pas nous laisser distancer par eux dans la pratique des vertus naturelles de droiture, d'équité, de bienveillance, de serviabilité. Il est des catholiques qui observent l'essentiel, l'extérieur de la loi chrétienne, et qui font bon marché de ces vertus. Théologales ou morales, les vertus surnaturelles ne dispensent pas des vertus naturelles. Au contraire, elles les supposent, elles les perfectionnent, elles les surélèvent. A attacher peu d'importance à ces vertus naturelles, nous exposerions la religion elle-même au discrédit.

II

La vie d'un des serviteurs du centurion est en danger. Son maître s'en alarme au point de solliciter de Jésus une guérison que les moyens humains ont été impuissants à procurer. Ainsi, cet officier païen, à l'encontre de l'opinion, des théories et des usages de la société d'alors, voit dans ceux que l'on appelait avec tant de mépris les « esclaves », des hommes de même nature que lui, ayant droit à certains égards.

Un tel exemple enseigne aux maîtres chrétiens à traiter leurs serviteurs avec bienveillance, à prendre soin de leur santé, à leur assurer, en cas de maladie, les secours nécessaires. Ils doivent se garder à leur endroit de tout dédain, de toute hauteur, de tout ce qui pourrait à bon droit les humilier ou les blesser. La dureté dans les paroles, la sévérité dans le commandement, l'injustice dans les procédés de la part de personnes qui se donnent comme pieuses, seraient une malédification pour les serviteurs et les éloigneraient de la religion.

III

D'après S. Luc, qui ici complète S. Mathieu, le centurion, pour demeurer lui-même au chevet de son malade, a envoyé vers Jésus quelques anciens de la cité. Ceux-ci se répandent en éloges sur leur commettant et le présentent comme ami de leur nation et comme le bienfaiteur de leur ville par la synagogue qu'il y a fait construire.

Comment ne pas remarquer l'obligeance toute gratuite de ces mandataires ? Notre époque d'égoïsme, où l'on ne rend plus que des services intéressés, aurait une leçon à en recueillir. — D'autre part, il ne sera pas inopportun de souligner le geste généreux de cet officier qui, à lui seul, fait les frais de l'érection d'un temple au vrai Dieu. Je ne doute pas que vous ne compreniez qu'il est de votre devoir d'aider votre pasteur dans les lourdes charges qui pèsent sur lui, et de couvrir les dépenses d'un culte dont vous bénéficiez.

IV

A la requête qui lui est adressée, Jésus répond : « J'irai et je le guérirai, » et il se met à leur suite. Lorsqu'un personnage de la cour l'avait pressé de venir chez lui pour guérir son propre fils, il l'avait renvoyé en disant : « Allez, votre enfant est guéri. » Ici, il accueille tout autrement la prière du modeste soldat en faveur d'un chétif esclave. Ne témoigne-t-il point par là sa prédilection pour les petits et les humbles ? Ses bontés ne s'inspirent ni du rang social, ni de la fortune ; elles vont aux petites gens, aux déshérités de la terre.

Heureux les maîtres qui considèrent leurs inférieurs avec ce regard de la foi et qui s'efforcent d'imiter l'Homme-Dieu par une juste et bienveillante condescendance envers eux !

V

A la nouvelle de l'approche de Jésus, le centurion entre lui-même en scène et va au devant de lui. « Je me suis fait scrupule, dit-il, de me présenter personnellement devant vous. Vraiment je ne suis pas digne que vous veniez jusque chez moi. Il vous suffit d'un mot pour que mon serviteur soit guéri. » (Mt., VIII, 8).

On ne sait ce qu'il faut admirer le plus : ou l'humilité de cet homme, qui estime ne pas mériter l'honneur de la présence du Christ sous son toit ; ou son respect profond pour la personne de Jésus ; ou la conviction que sa puissance peut s'exercer à distance aussi bien que de près.

Jésus est tout ému de trouver chez un païen de tels sentiments, sans exemple parmi les Juifs. Et voyant en ce néophyte toute la lignée des Gentils qui le suivront dans sa foi, il s'écrie : « Je vous le déclare, innombrables sont ceux qui viendront comme cet homme de toutes les nations du monde et qui prendront la place des enfants du royaume. »

Quelle leçon et quel avertissement pour nous !

Quelle leçon ! Nous qui fréquentons la maison de Dieu et qui sommes les convives assidus du Banquet sacré, avons-nous le sens de notre indignité de créatures et de pécheurs en présence de la majesté et de la sainteté de notre Dieu ? Ne traitons-nous pas Notre-Seigneur avec trop de sans-gêne ? A l'église, sommes-nous exclusivement occupés de lui et de son culte ? Avons-nous foi en sa puissance sans bornes et confiance en son amour infini ?

Quel avertissement ! ai-je ajouté. Nous autres, fils de la Gentilité, nous avons rempli les cadres de l'Eglise. Nous sommes, comme chrétiens, les continuateurs de nos grands ancêtres du judaïsme. Mais craignons, par nos infidélités, par nos résistances, par une religion toute de fantaisie ou de surface, de n'être plus que de nom des disciples de Jésus et de laisser prendre notre place d'enfants du royaume par des âmes de païens convertis ou par des âmes comme celle de la Chananéenne. Soyons des âmes croyantes, à la foi vive et ferme ; mais que cette foi devienne agissante, se traduise par nos actes, par une véritable vie chrétienne, et nous mérite ainsi d'être comptés un jour parmi les enfants du royaume éternel. **Ainsi soit-il.**

CONFERENCES AUX MERES CHRETIENNES

VIII

Pour la Purification

SE NOURRIR DE L'ÉVANGILE

I. *Le grand devoir de la mère*, c'est de *désanimaliser* son enfant, c'est-à-dire de l'élever au-dessus du monde des sens, de le rendre créature raisonnable.

Mais elle ne doit pas seulement en faire *un homme*, elle doit en faire *un chrétien*, « *former en lui N.-S. J.-C.* »

II. *Les moyens.* — 1° Avoir *la conviction* de cette vie supérieure et divine déposée en germe, par le baptême, dans l'âme de l'enfant.

2° Perdre la mentalité du monde et *acquérir la mentalité de N.-S. J.-C.*

III. *Comment acquérir la mentalité de N.-S. J.-C. ?* — En *vous nourrissant de l'Evangile.* — C'est un livre *vivant* et *vivifiant.* — C'est l'idéal, certes, mais aussi l'exemple, le modèle.

Le travail de la vie chrétienne : se pénétrer et pénétrer ses enfants de cette idée que *l'Unique nécessaire, le principal, c'est Dieu !*

Epouses et mères chrétiennes,

La gloire de la mère chrétienne, ce n'est pas de mettre au monde des enfants : c'est l'œuvre de la nature ; mais de veiller sur ce petit être qui vient de naître, et qui par sa faiblesse, son impuissance, ne peut vivre encore comme une créature humaine, puisque son âme ne peut exercer son activité... La gloire de sa mère, c'est donc de l'élever peu à peu au-dessus de ce monde des sens où il est plongé, de travailler à le soustraire à leur emprise, c'est-à-dire, — j'invente le mot, — de le *désanimaliser,* en le rendant créature raisonnable.

Or, ce qui distingue l'homme de l'animal, ce sont les vertus de prudence, de justice, de force et de tempérance. L'enfant devra en contracter l'habitude dès son plus jeune âge et commencer à faire presque inconsciemment ce qu'il devra faire plus tard par devoir et par vertu... C'est à la délicatesse de l'amour maternel que Dieu a confié le soin de discerner, dans les cris de ce petit être, ceux qui proviennent d'une faiblesse ou d'une souffrance, et ceux qui ne sont provoqués que par le caprice, le besoin d'être caressé et porté dans les bras.

En vous disant que la gloire de la mère n'est pas d'avoir des enfants, loin de moi, Mesdames, la pensée de diminuer le mérite qui couronne les souffrances et les charges acceptées loyalement et généreusement, chaque fois qu'il plaît à Dieu d'envoyer un enfant dans un foyer ; et, certes, la grande prière d'une femme chrétienne doit être de conjurer le Seigneur de préserver son foyer de toute trahison du devoir, de toute faute mortelle qui tarirait la source des grâces garanties très spécialement aux époux chrétiens par le sacrement de mariage. — Mais j'ajoute qu'elle a le droit de manifester à Dieu son désir de n'être pas écrasée par la charge de maternités trop nombreuses qui pourraient l'empêcher de veiller, comme elle le doit, à l'éducation de ses enfants : « Mon Dieu, vous savez mon impuissance... Je crains ma faiblesse... Mais je veux ce que vous voulez ; je m'en remets à votre Providence... Vous savez mieux que moi ce qui sera le meilleur pour mes enfants et pour leur mère ! Et, dans l'éternité, je vous bénirai de tout ce que vous aurez voulu pour nous ! »

Aujourd'hui, Mesdames, je voudrais attirer votre attention sur les moyens nécessaires pour aider l'enfant à n'être pas asservi à ses impressions ni conduit par son besoin de jouir ou sa crainte de souffrir.

I

Le premier de tous, c'est la pensée constante, plus que cela, *la conviction de cette vie supérieure et divine* dont le baptême a mis le germe en l'âme de l'enfant, germe qui doit croître et se développer sur la terre jusqu'à ce qu'il atteigne son complet épanouissement au ciel.

Retenez-le bien, épouses et mères chrétiennes : il est *impossible* de soustraire l'enfant à la domination de ses sens, si l'on n'essaie pas de le faire vivre de cette vie supérieure, de cette vie chrétienne, *surnaturelle,* qui fait de l'enfant non pas simplement un homme, mais *un chrétien,* et plus tard l'élu du ciel. Pour en être convaincu, il suffit de se rappeler la parole de S. Paul gémissant de sentir la misère de sa nature humaine, ses mauvaises tendances, et criant vers le Seigneur : « Qui me délivrera de ce corps de mort ! » — « *Ma grâce te suffit* », lui répondit le Seigneur. *Seule, la grâce divine peut vaincre toutes les difficultés* et triompher de tous les obstacles. Sans elle, tôt ou tard, il faudra rendre les armes et s'avouer impuissant devant l'entraînement des passions.

Le grand devoir de la mère, ce n'est donc pas tant de faire de ses enfants des créatures humaines, mais c'est d'en faire *des chrétiens* et, comme le disait S. Paul, *de former en eux N.-S. Jésus-Christ.*

Or, ce qui caractérise N.-S. Jésus-Christ, c'est cette parole qu'il a dite de lui-même : « *Non sum de hoc mundo*... Je ne suis pas de ce monde, mais je suis d'En-Haut ! »

Du fait du baptême, un chrétien doit être un *séparé* du monde et un *consacré* à Dieu. Et pour qu'il en soit ainsi dès le commencement de sa vie et tout le long de son pèlerinage ici-bas, il faut que vous vous souveniez que ce petit enfant qui ne peut encore vous comprendre, enregistre cependant au dedans de lui-même tout ce qu'il voit, tout ce qu'il entend. Si, peu à peu, il a l'impression, par vos paroles et vos actes, que les choses du monde et du temps vous préoccupent davantage que celles de l'éternité, s'il se rend compte que vous ne cherchez pas, avant tout, le royaume de Dieu, mais que vous vous laissez trop absorber par l'éphémère et la bagatelle, vous ne le préparez pas à la vraie vie chrétienne en déposant dans son âme ces heureuses prédispositions qui la facilitent.

Oh ! Mesdames, je voudrais que vous fussiez convaincues que, par le fait même de votre pauvre nature, vous avez la mentalité du monde, c'est-à-dire une manière de penser et d'agir beaucoup plus conforme à l'esprit du monde qu'à l'esprit de Jésus-Christ. Et cette mentalité que vous ne pouvez pas ne pas avoir, il faut travailler et prier pour la perdre, pour la remplacer par une autre, celle que j'ose appeler la mentalité de N.-S. Jésus-Christ : « *Hoc sentite in vobis quod et in Christo Jesu !* »

II

Et comment acquérir cette mentalité ?

En vous nourrissant de l'Evangile. Oui, je choisis ce terme entre mille : *en vous nourrissant,* pour vous donner à entendre qu'il ne vous suffit pas de lire pieusement l'Evangile, mais qu'il faut vous assimiler les pensées de N.-S. Jésus-Christ, qu'il faut écouter ses paroles, contempler ses actes, à titre d'idéal, certes, mais *à titre d'idéal qui est votre exemple, votre modèle,* et que vous devez travailler à reproduire en toute votre vie.

Méditez l'Evangile, Mesdames, faites-le pénétrer dans votre intelligence, dans votre volonté, dans tout votre être, et l'impression des atteintes du monde s'affaiblira en vous. Vivant dans le siècle, vous avez besoin de cette lecture de l'Evangile plus encore, peut-être, que ceux qui ont cherché l'abri du cloître, et c'est pourquoi Bourdaloue faisait cette remarque : « Les retraites sont *de conseil* pour les religieux, mais elles peuvent être et sont très souvent *d'obligation* pour les personnes du monde, parce que dans l'ordre naturel des grâces et dans la voie commune de la Providence, elles leur deviennent un moyen unique de salut. »

Et pour vous presser de lire l'Evangile, qu'il me soit permis de lui appliquer ce que S. Thomas dit de l'Eucharistie : « L'Eucharistie est un pain vivant et vivifiant. »

L'Evangile est un livre vivant et vivifiant... Durant le cours de sa vie mortelle, Notre-Seigneur me connaissait, m'aimait, il était mon Sauveur ; pas une parole n'a été prononcée, pas un acte n'a été posé, pas une démarche accomplie, pas une souffrance endurée par lui, sans qu'il n'ait pensé à moi, qu'il ne m'ait eu présent à son esprit et à son Cœur, sans qu'il n'ait préparé pour moi une grâce spéciale, grâce qu'il est prêt à me donner et que je me dispose à recevoir quand je me rencontre en quelque sorte avec lui en lisant avec foi, en méditant avec amour, une de ses paroles, un de ses actes, un de ses miracles, une de ses souffrances ; et si ma foi était très vive, je profiterais de Notre-Seigneur autant que ceux qui étaient à ses côtés pendant sa vie mortelle. Je profiterais même davantage de lui, si ma foi était plus grande que la leur.

Epouses et mères chrétiennes, si vous regardiez l'Evangile comme Jésus-Christ lui-même, « *comme la bouche de Jésus-Christ,* » selon l'énergique expression de S. Augustin, comme vous auriez besoin de le lire, de le méditer ! Ecoutez-le donc comme si le Seigneur lui-même était présent, et ne dites pas : « Heureux ceux qui ont pu voir le Christ de leurs yeux ! » car beaucoup de ceux qui l'ont vu l'ont mis à mort, et beaucoup de ceux qui ne l'ont pas vu ont cru en lui et sont morts pour lui.

Désormais, *vivez de l'Evangile, pénétrez-vous de son esprit,* et donnez à vos chers enfants ce que, par leur mère, leur a préparé N.-S. Jésus-Christ.

Avez-vous réfléchi qu'au ciel les élus *ne peuvent* ni *ne veulent* se distraire de Dieu ; qu'en enfer, les damnés *ne peuvent* pas se distraire de Dieu, alors qu'*ils voudraient* pouvoir le faire ; et que sur la terre, tout nous invite, tout nous presse de nous distraire de Dieu ? Or, précisément, *le travail* de la vie chrétienne c'est de nous aider à *ne pas vouloir nous distraire de Dieu,* à faire tout ce qui dépend de nous pour que la pensée de Dieu, ce Dieu témoin de notre vie, ne nous quitte jamais. C'est la parole de Dieu à Abraham : « *Ambula coram me et esto perfectus.* Marche devant moi et sois parfait. »

* *

J'achève, Mesdames, en vous demandant d'examiner votre conduite jusqu'à ce jour et en vous suppliant de l'éclairer à cette grande lumière de l'Evangile, qui est la révélation de Dieu par Jésus-Christ. Avez-vous assez tenu compte de Dieu dans l'éducation de vos enfants ?

René Bazin, dans un de ses ouvrages les plus célèbres, nous montre dans une école, la veille d'une expulsion, une pauvre Sœur Supérieure pleurant devant son Crucifix. Elle revoit sa vie d'institutrice et laisse échapper son angoisse dans cette humble confession : « J'ai eu la vanité trop vive des examens ; j'ai cherché, en y croyant trop, les certificats, les belles pages d'écriture... Mes petites ont pu croire, parfois, que c'était le principal ! *Et le principal, Seigneur, c'était vous !...* »

Epouses et mères chrétiennes, que tous ceux qui vous approchent, et vos époux et vos enfants en premier, apprennent de vous sur la terre que *le principal, l'unique nécessaire, c'est Dieu.* Ce serait déjà leur bonheur en ce monde, en attendant que ce soit pour eux et pour vous l'éternelle béatitude ! Ainsi soit-il.

ENTRETIENS SUR L'ACTION CATHOLIQUE

I

CE QU'EST L'ACTION CATHOLIQUE

S'il est un mot qui devient à la mode dans les journaux, revues, publications catholiques de toute sorte, c'est bien celui d'*Action catholique.*

On fait de celle-ci une nouveauté, le remède à tous les maux qui menacent la religion, le secret de

son rayonnement dans notre monde. Qu'y a-t-il de vrai dans ces affirmations, et d'où viennent-elles ? Puisque nous sommes des chrétiens, ces choses-là doivent nous intéresser.

Et d'abord, qu'est-ce qu'on entend par *Action catholique ?*

Toutes les fois qu'un chrétien agit en s'inspirant des lumières de sa foi et en vue de mieux faire aimer Dieu, il fait de l'action catholique. Mais ces deux mots, groupés, avec une majuscule, ont pris sur les lèvres du Souverain Pontife actuel un sens plus précis.

Il a eu soin de définir lui-même ce qu'il entendait par là : « *L'Action catholique est la participation du laïcat à l'apostolat hiérarchique de l'Eglise* [1]. »

C'est à expliquer le sens de chacun de ces mots que nous consacrerons ce premier entretien.

I. — *Œuvre des laïcs*

Dans l'Eglise, il y a, de par la volonté divine, deux catégories de membres : les clercs et les laïcs. (Cf. can. 107).

Les clercs, ce sont tous ceux à qui est confiée d'une manière plus directe la sanctification des âmes et qui possèdent pour cela les pouvoirs nécessaires. Ce sont les religieux et les prêtres, et à plus forte raison les évêques et N. S. Père le Pape.

Les laïcs, ce sont tous les autres membres de l'Eglise, vous, m. f., qui vivez dans le monde, engagés ou non dans le saint état de mariage. C'est aux laïcs, donc à vous, que s'adresse l'Action catholique.

Les religieux et les prêtres savent bien que les âmes les attendent. C'est pour se consacrer à elles qu'ils ont tout quitté. Mais vous saviez peut-être moins qu'elles vous attendaient aussi. Nous ne vous l'avions pas assez dit, ou pas assez clairement. Et ainsi vous pensiez, de bonne foi, que se préoccuper d'apostolat, c'était uniquement affaire du curé. L'appel à l'Action catholique vient nous dire à tous le contraire.

Cet appel s'adresse à *tous* les laïcs, « sans exclusion d'âge, de sexe, de condition sociale, de culture, de tendances nationales ou politiques, pourvu que ces dernières ne s'écartent en rien de la doctrine évangélique et de la foi chrétienne [2]. » S'il y a une adaptation à faire pour les jeunes, ce n'est pas pour les exclure de l'Action catholique, loin de là. Le Pape lui-même dit qu' « ils portent dans leur cœur et entre leurs mains l'avenir de toute l'Action catholique [3]. »

Et cette œuvre est une *participation* à l'apostolat de la hiérarchie. Participer, c'est mieux encore que collaborer. Il ne s'agit pas seulement, pour le bon paroissien, de rendre à son curé des services pour ses œuvres. Il s'agit de les accomplir avec lui, d'être associé à ses soucis d'apôtre.

Quelle belle tâche que celle-là, et comme elle vous fait honneur !

II. — *Un apostolat*

C'est qu'il s'agit, en effet, d'apostolat, c'est-à-dire d'une œuvre qui sera la continuation, l'adaptation à notre temps, de celle qu'ont accomplie autrefois les Douze choisis par Notre-Seigneur lui-même.

Ce nom d'Apôtre était celui d'une fonction, d'une mission à remplir. Ils y ont tellement consacré toute leur vie que nous ne les connaissons plus que sous ce nom-là.

Leurs successeurs directs, ce sont nos Evêques. Ce sont eux qui ont la charge première d'être les Apôtres des temps modernes.

Mais le laïc peut y être associé. Car il s'agit, après tout, de faire connaître Jésus-Christ, sa Loi divine, le message d'amour qu'il est venu apporter sur la terre, — et, par là, de rendre les âmes meilleures et plus heureuses, puisqu'on les aura mises dans la voie de leur salut.

Cela se fera d'abord par la pratique d'une vie chrétienne exemplaire. « Tous ceux qui participent à l'Action catholique et qui la développent ne le font qu'en priant... Il est clair qu'ils n'ont d'autre souci, ni d'autre but,... que de préparer les âmes à accueillir le Seigneur et d'étendre chaque jour davantage le règne de Dieu, ou encore, pour le dire en un mot, de tout instituer dans le Christ [4]. »

Cette vie deviendra un apostolat, s'orientera vers l'apostolat, se perfectionnera par l'apostolat lui-même.

Ne dites pas : « La perfection est faite pour ceux qui ont quitté ce monde pour mener la vie religieuse dans un cloître. » C'est faux. Tous les chrétiens sont appelés à la perfection. Ce sont seulement les moyens qui diffèrent pour y parvenir.

III. — *Apostolat organisé*

C'est cela qui est nouveau. Jusqu'ici nous avions connu l'action individuelle d'un homme sur un autre homme ; l'apostolat par l'amitié, par l'exemple, par la prière. Tout cela subsiste. Mais le Pape nous demande, à l'heure actuelle, encore plus. Il veut que nous unissions tous ces efforts, que nous mettions dans cette action un peu d'harmonie, ce qui ne se fera pas sans un minimum de discipline. « Les activités individuelles peuvent donner beaucoup ; et il est certain que personne ne voudra les gêner ou les entraver ; mais il est certain aussi que seule la bonne organisation bien disciplinée produira le plein succès et que c'est seulement par la coordination effective des efforts de chacun qu'on obtient des résultats et des effets aussi importants que durables [5]. »

Cette organisation peut prendre différentes formes. Nous verrons, dans d'autres entretiens, comment l'Action catholique peut grouper les chrétiens, soit d'après leur lieu d'habitation, dans leur paroisse, soit en tenant compte de leurs besoins spéciaux, dans certains mouvements spécialisés.

Mais il reste qu'on ne fait pas de l'Action catholique, au sens que le Saint-Père donne à ce mot, si l'on n'associe pas ses efforts à ceux des autres chrétiens, sous une direction centrale.

IV. — *Soumis à la hiérarchie*

Une dernière affirmation reste nécessaire. Puisqu'il s'agit d'apostolat, d'œuvre surnaturelle, cette action

[1] Discours de Pie XI aux Associations catholiques de Rome, 19 avril 1931.

[2] Lettre *Quæ nobis* au cardinal Bertram, 13 nov. 1928.

[3] Discours aux délégués de la Jeunesse Catholique Italienne, 2 novembre 1929.

[4] Lettre *Cum ex epistula* au cardinal van Roey, 15 août 1928.

[5] Discours aux étudiants et universitaires de l'Amérique latine, 28 décembre 1933.

réclame une « parfaite adhésion et docilité à la Hiérarchie catholique, la seule autorisée à lui donner son mandat et ses directives [6]. »

Est-ce à dire que les laïcs n'ont qu'à attendre que la hiérarchie leur donne des ordres ? Pas le moins du monde. Ils peuvent parfaitement prendre l'initiative de fonder un groupement nouveau, ou d'imprimer telle attitude à un groupe existant. Mais ils doivent avoir soin, chaque fois, de soumettre ces projets à celui qui représente auprès d'eux la hiérarchie.

Au sommet, cette hiérarchie, c'est le Souverain Pontife lui-même, représentant de Jésus-Christ sur la terre. Celui qui gouverne l'Eglise présentement a non seulement parlé avec abondance de l'Action catholique en général, il a aussi présidé à son organisation en Italie, et a donné à certains groupements le témoignage qu'ils étaient authentiquement de l'Action catholique.

Plus près de nous, les évêques, et enfin les curés chargés du soin d'une paroisse sont, eux aussi, les représentants de cette hiérarchie. Les rapports de l'Action catholique avec eux nous retiendront plus en détail dans un entretien ultérieur, mais il nous faudra parler auparavant de la *raison d'être* de cette action, et de son *but* dernier.

Du moins, aujourd'hui, gardons le souvenir de l'appel splendide qui nous est fait. Et disons à Dieu, du meilleur de notre cœur, la gratitude qui convient.

LES PARABOLES DU ROYAUME

I

LES PARABOLES EN GÉNÉRAL

Mes frères,

J'ai pensé qu'il nous serait d'une grande utilité de méditer un peu, durant ce Carême, sur l'enseignement de Notre-Seigneur, et je voudrais spécialement vous entretenir de son enseignement par les paraboles.

Aujourd'hui nous dirons simplement ce que c'est qu'une parabole et les raisons pour lesquelles, à un moment donné, Notre-Seigneur a adopté ce genre de prédication.

I

L'évangéliste S. Mathieu dit : « Ce jour-là Jésus étant sorti de la maison, s'assit au bord de la mer et une grande foule s'assembla autour de lui. » Nous nous imaginons facilement une petite anse du lac de Tibériade avec sa magnifique et odorante parure de citronniers et de lauriers-roses. Le Sauveur est venu s'asseoir sur un bloc de pierre ou sur un rocher. Devant lui, la grande nappe d'eau tranquille, celle qui plus tard se soulèvera en tempête et qu'il fera taire. Puis, la foule qui le rejoint et, groupée en demi-cercle, attend sa parole. Comme le nombre des auditeurs va toujours grandissant, Jésus prend le parti de monter dans une barque amarrée au rivage avec quelques disciples, « et il leur dit beaucoup de choses en paraboles. »

La parabole est un récit fictif emprunté à la nature ou à la vie humaine pour nous présenter, sous une forme pittoresque, une vérité religieuse ou morale.

Par ses comparaisons très simples, la parabole est la meilleure forme de l'enseignement populaire. Ainsi Notre-Seigneur prendra comme termes de comparaisons la semence jetée en terre, l'ivraie que l'homme méchant sème parmi le froment, le grain de sénevé qui devient un grand arbre, le trésor caché, le filet rempli de poissons bons et mauvais, les noces du fils du roi, les vierges sages et les vierges folles, etc.

Ces comparaisons sont intéressantes, pleines de vie et de charme, éveillent la curiosité. Elles sont simples, sans détails superflus, gravitant autour d'une seule idée que le Maître veut graver dans l'esprit des auditeurs. Elles sont toujours dignes, malgré la vulgarité de l'objet qui sert de comparaison, et inspirées par le désir d'être utile et d'instruire. Elles sont d'une fécondité incomparable par les leçons qu'on en peut retirer.

Du fait que les paraboles sont simples, c'est-à-dire énoncées dans un langage familier que tout le monde peut saisir, il ne s'ensuit pas qu'elles ne possèdent pas un côté obscur sous lequel précisément se cache l'enseignement que Notre-Seigneur veut donner.

C'est pour cela qu'après ces récits nous voyons les disciples s'approcher du Sauveur et lui demander des explications : « Maître, expliquez-nous la parabole de l'ivraie du champ. » (Mt., XIII, 36).

Et si, au début de sa prédication, Notre-Seigneur a employé quelquefois cette forme de langage, familière en Orient, il faut remarquer qu'un mois environ avant sa Passion, tout son enseignement sur le Royaume de Dieu a été donné ainsi.

II

Quelle est donc, m. f., pour Notre-Seigneur la raison de cette nouvelle méthode d'enseignement ?

L'heure était venue pour lui, et il ne pouvait tarder plus longtemps, de faire connaître sa mission.

Nous le savons, Notre-Seigneur venait établir sur terre le royaume de Dieu. C'était là son rôle de Messie.

Royaume de Dieu qui sera tout spirituel, et s'établira dans les âmes par la vie surnaturelle : « Le Royaume de Dieu est au dedans de vous. »

Royaume de Dieu qui se manifestera par l'assemblée des chrétiens qu'on appelle l'Eglise, et qui se continuera dans le ciel où les justes brilleront comme des soleils dans le royaume de leur Père. (Mt., XIII, 43).

Or, si jusqu'ici Notre-Seigneur avait donné un enseignement moral, parlant de la confiance en Dieu, glorifiant la pauvreté, la douceur, la pureté, le détachement dans les Béatitudes, montrant le danger du souci et de l'usage des richesses, et cela devant tous, sans craindre qu'on se méprenne sur le sens de ses paroles, il en était tout autrement de la prédication sur l'établissement du Royaume. Et cela à cause de son auditoire.

Notre-Seigneur a devant lui ses ennemis, les Scribes et les Pharisiens, toujours prêts à se scandaliser, à accuser Jésus de prétentions, de blasphèmes. Il leur dira un jour : « Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites, parce que vous fermez le Royaume des cieux devant les hommes ; vous n'y entrez pas vous-mêmes et vous n'y laissez pas entrer ceux qui le désirent ! » (Mt., XXIII, 13).

[6] Discours aux délégués de la Jeunesse Catholique Italienne, 2 novembre 1920.